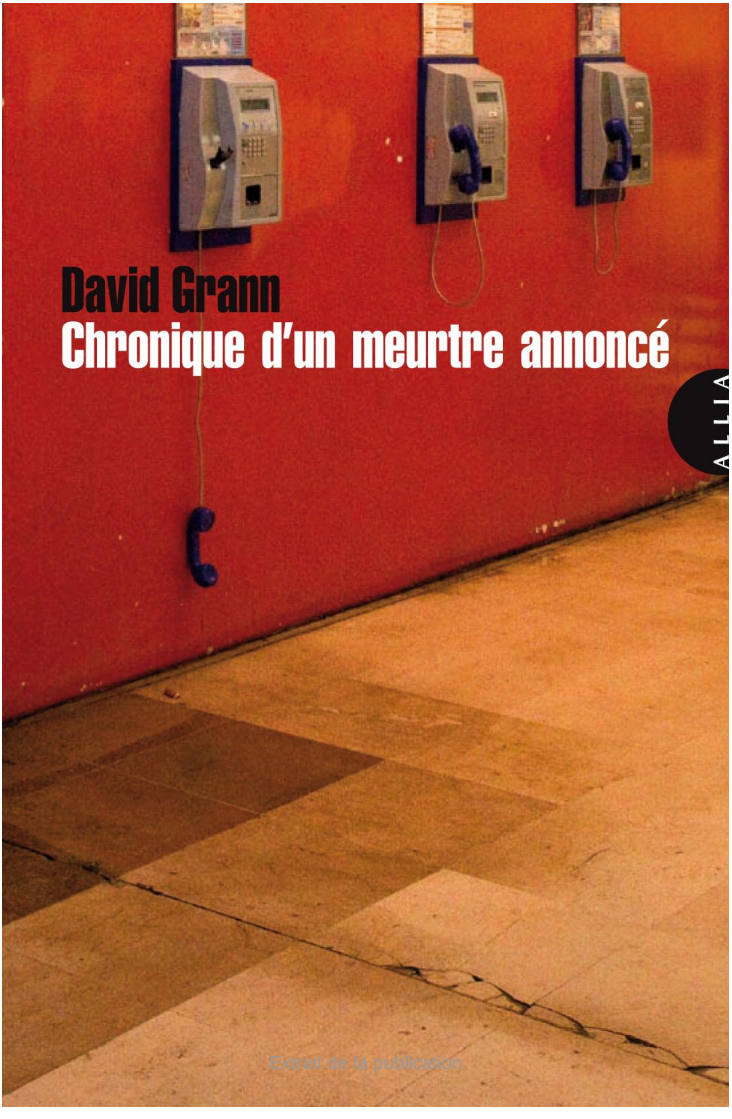

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chronique d'un meurtre annoncé

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Le Caméléon
Un crime parfait
Trial by Fire

Extrait de la publication

DAVID GRANN

Chronique d'un meurtre annoncé

Traduit de l'anglais par
DAMIEN AUBEL

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2013

Extrait de la publication

TITRE ORIGINAL
A Murder Foretold
Unravelling the ultimate political conspiracy

Le présent texte a paru pour la première fois dans *The New Yorker*, le 4 avril 2011. Il a paru en français dans *Feuilleton*, n° 2, janvier 2012. La présente édition en reproduit la traduction par Damien Aubel.
© Ezio D'Agostino, *Alphabet* [détail], 2011, pour la photographie de couverture.
© "A Murder Foretold"
© 2011 by David Grann.
© Éditions Allia, Paris, 2013, pour la présente traduction française.

Extrait de la publication

RODRIGO Rosenberg savait qu'il était sur le point de mourir. Ce n'était pas qu'il se trouvait au seuil de la vieillesse – il n'avait que quarante-huit ans. Ce n'était pas non plus qu'on lui avait trouvé une maladie mortelle : cet inconditionnel du vélo jouissait d'une santé parfaite. En fait, Rosenberg, avocat d'affaires extrêmement respecté au Guatemala, était certain qu'on allait l'assassiner.

Avant qu'il ne se mette à prédire son propre assassinat au printemps 2009, il n'y avait guère de raisons de penser qu'il mourrait d'une mort violente. Rosenberg, qui avait quatre enfants, était un père attentionné. Il dirigeait son propre cabinet, dont les affaires étaient florissantes, et s'était taillé une réputation d'avocat infatigable et charismatique, capable de mener ses auditeurs à son gré. La démarche souple, c'était

Extrait de la publication

un bel homme, même si ses cheveux d'un noir luisant s'étaient dégarnis au sommet pour former une couronne impeccable sur les côtés. Les mots étaient sa façon de mettre en ordre le tumulte du monde. Il parlait avec des jaillissements d'éloquence, en jouant de sa voix comme d'un instrument dont il accentuait chaque note en levant et en laissant retomber les mains et les sourcils – et peu importait que ce soit pour vanter les mérites de la constitution guatémaltèque ou de son groupe favori, Santana. Redoutablement intelligent, il était titulaire d'un master en droit à Harvard et à Cambridge.

Rosenberg appartenait par la naissance à l'oligarchie du Guatemala – le terme "oligarchie" s'applique toujours à ce pays semi-féodal d'Amérique centrale, où plus de la moitié des quatorze millions d'habitants, des Mayas pour la plupart, vivent dans une extrême pauvreté. Sa mère était l'héritière d'une petite fortune, et son père

Extrait de la publication

avait racheté plusieurs sociétés, dont une chaîne de cinémas populaires – enfant, Rosenberg avait passé des heures assis sur leurs fauteuils en velours, fasciné par les derniers films américains. Passionné d'automobile, il conduisait une Mercedes et faisait un pèlerinage annuel à Indianapolis, pour assister aux courses de Formule 1. Il s'était marié deux fois, mais vivait désormais en célibataire dans une tour à l'architecture élégante qui dominait Guatemala City.

Sa fortune l'autorisait à mener une vie de dilettante, mais les objectifs qu'il se donnait le "motivaient et le poussaient comme une idée fixe", selon les mots d'un de ses proches. Lorsqu'il avait entamé ses études à Cambridge, il n'avait presque jamais parlé anglais. Rosenberg avait donc signalé à ses professeurs qu'il avait récemment subi une opération des cordes vocales, et qu'il ne pourrait pas prendre la parole en cours ; entretemps, il s'est acheté une télévision et s'est mis à regarder les programmes sous-

Extrait de la publication

titrés tous les soirs. Au bout de trois mois, il s'exprimait avec assurance.

Il n'était pas religieux, mais distinguait toujours rigoureusement le bien du mal et condamnait sévèrement toute infraction, qu'elle ait été commise par d'autres ou par lui-même. Il était encore enfant quand son père avait quitté le foyer, et Rosenberg n'avait jamais pardonné cette trahison ; il avait même refusé un héritage que son père lui avait laissé. Un ami intime a fait remarquer qu'il pouvait être brutal s'il pensait qu'on cherchait à lui mettre des bâtons dans les roues : "Il était toujours très honnête – trop honnête parfois. Il avait l'habitude de dire des vérités, parfois des vérités qu'on ne devrait pas évoquer." La corruption notoire du système judiciaire du Guatemala n'a pas empêché Rosenberg de se sentir attiré par le droit, sa clarté, son imperturbable sûreté de jugement. Il a plaidé, avec succès, devant la Cour constitutionnelle, équivalent au Guatemala de la Cour suprême

Extrait de la publication

des États-Unis, et est devenu, en 1998, le vice-doyen d'une fac de droit renommée. Parallèlement, il a fait office de conseiller auprès de quelques-unes des élites les plus puissantes du Guatemala – les barons du café, les PDG, les fonctionnaires.

Et, selon Rosenberg, c'était une affaire impliquant un de ces clients-là, Khalil Musa, qui avait mis sa propre existence en péril. Musa était un émigré libanais passé de la pauvreté à une fortune considérable, et dont l'ascension était liée à la fabrication de textiles et à la production de café. Personnage austère, traditionaliste et travailleur, Musa, qui trouvait son inspiration dans les vers de Khalil Gibran qu'il aimait réciter, suscitait l'admiration : il faisait partie de ces rares magnats qui refusaient de piller les caisses de l'État ou de distribuer des pots-de-vin pour décrocher des contrats avantageux. Âgé de soixante-seize ans, il souffrait de vertiges, et s'en remettait de plus en plus à la cadette de ses deux filles, Marjorie, pour l'aider à

Extrait de la publication

gérer ses affaires. Marjorie, quarante-deux ans, mariée, mère de deux enfants, avait une exubérance décontractée qui insufflait de la beauté aux traits simples de son visage. Elle maîtrisait les subtilités de l'apprêt des tissus, et, comme le reconnaît sans amertume sa sœur, Aziza, elle avait toujours été la favorite de son père.

Musa vivait dans un quartier cossu de Guatemala City, et Marjorie le ramenait souvent en voiture de l'usine, située dans les faubourgs de la capitale, à son domicile, à l'heure du déjeuner. Un trajet familier, qu'ils avaient prévu de suivre le 14 avril 2009. Il restait quelques semaines avant la saison des pluies, et les nuages n'avaient pas encore obscurci les cônes volcaniques escarpés qui surplombent la ville et arrosent périodiquement les rues de cendres. Lorsque Marjorie s'est arrêtée au feu, juste à la sortie de l'usine, un homme est sorti de la voiture qui les suivait et s'est dirigé vers le véhicule des Musa, du côté du passager,

Extrait de la publication

comme pour demander quelque chose. Puis il a braqué un pistolet 9 mm sur Musa et a fait feu dans un brouillard de fumée et de lumière. Le tueur a ensuite couru vers une moto qui l'attendait, et a sauté en selle derrière le conducteur. Ils ont filé. Le feu auquel s'était arrêtée la voiture des Musa est passé au vert, puis au rouge, puis au vert encore, mais la voiture est restée immobile, dans le bruit du moteur qui tournait toujours. Une des vitres teintées du côté passager avait volé en éclats et on voyait le père et la fille baignant chacun dans le sang de l'autre. Tous deux avaient été atteints à la poitrine. La police est arrivée dans les minutes qui ont suivi, mais ils étaient déjà morts.

Rosenberg avait souvent avoué son désarroi face à la violence qui ravageait le Guatemala. En 2007, une étude menée conjointement par les Nations unies et la Banque mondiale classait le Guatemala au troisième rang des pays les plus meurtriers. Entre 2000 et 2009, le nombre des

Extrait de la publication